

Léon Daudet

Laurence Teyssandier

▶ **To cite this version:**

Laurence Teyssandier. Léon Daudet. Le Cercle de Marcel Proust II, 2013, Paris, France. hal-03377830

HAL Id: hal-03377830
https://univ-angers.hal.science/hal-03377830

Submitted on 14 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Léon Daudet

Marcel Proust et Léon Daudet se sont vus rarement et se sont peu écrit. À partir de 1920 toutefois, Proust mentionne souvent Léon et ses articles de critique littéraire de L'*Action française*, dont il recommande chaudement la lecture à ses correspondants. Le phénomène coïncide avec l'obtention du Prix Goncourt et perdure jusqu'à la mort de Proust. Mais ce serait une erreur que de réduire à cet événement la relation qui s'est tissée petit à petit, de 1895 à 1922, entre Proust et Léon Daudet.

Tout les opposait : le physique, le caractère, le tempérament, et par-dessus tout, des visions du monde inconciliables – Daudet est l'homme des « anti » : antisémite, antiboulangiste, antidreyfusard de la première heure, antidémocrate, antirépublicain, antiparlementaire (quoique député à la chambre « bleu horizon » de 1919 à 1924), férocement antiallemand enfin, jusqu'à sa mort en 1942, en plein milieu de la deuxième guerre mondiale.

Quoiqu'il en soit, Proust et Léon Daudet ont su s'estimer et s'apprécier. Les positions extrémistes et l'activisme politique du second « faisaient souffrir » le premier : elles n'auraient pu l'aveugler de haine, sentiment qui lui était étranger, et moins encore l'empêcher de rechercher « l'estime intellectuelle » d'un homme qu'il respectait pour ses qualités d'intelligence et pour une bonté vite décelée à laquelle il ne manqua pas d'être sensible, d'autant plus qu'ils étaient si différents. Quant à Léon Daudet, aussi spontané, sincère et entier dans ses affections que dans ses haines, aussi dépourvu de « parti pris dans l'appréciation des hommes »[1] qu'inébranlablement ancré dans ses convictions politiques et religieuses, il ne manqua pas de tomber sous le charme du jeune Proust.

Les liens d'affection et de confiance qui les unissaient ne se démentirent jamais. Leur amitié eut en revanche à subir les contrecoups de la situation particulière de l'homme public Léon Daudet : les sentiments de rejet et de haine qu'il suscitait habituellement pour la violence et les excès en tous genres auxquels le portaient ses prises de position, ainsi que les fréquentes attaques dont il était l'objet, le laissaient de marbre. Devenu lui-même homme public, Proust eut plus d'une fois à rendre des comptes et à se justifier de cette « mauvaise fréquentation » qui lui valut bien des marques d'incompréhension et de malveillance. Il en fut blessé mais elles ne firent que renforcer son affection.

1894-1906 : pendant l'affaire Dreyfus

Proust est présenté à Alphonse Daudet et à son épouse Julia chez les Arthur Baignières fin 1894. C'est ensuite Reynaldo qui l'introduit pour la première fois chez les Daudet. Il est convié à plusieurs dîners au moment de la dégradation du capitaine Dreyfus à laquelle Léon Daudet assiste et dont il donne un compte-rendu remarqué dans *Le Figaro* du 6 janvier 1895. Proust fait ainsi la connaissance des deux fils d'Alphonse : Léon, l'aîné, et Lucien, adolescent de seize ans. Il est présent au dîner où les deux frères, à peine rentrés de voyage, font le récit animé de leurs aventures en Hollande, en Allemagne et au Danemark en compagnie de Georges Hugo. Cette soirée précède de peu le banquet donné en l'honneur d'Edmond de Goncourt où Proust revoit Alphonse et Léon[2]. Très vite, il fait part à Reynaldo de ses réserves sur le milieu Daudet dont il déplore la vulgarité, le matérialisme, l'antisémitisme, la manie de tout évaluer d'après la race. Le « clan » Daudet est néanmoins attachant et chaleureux et il noue des relations épistolaires avec chacun des membres de la famille qui sont – ou deviendront – tous écrivains[3]. Dès cette époque, un lien solide se crée : si l'intérêt n'y est peut-être pas étranger, une sympathie est née qui deviendra, si elle ne l'est

[1] Comme il s'en explique dans l'introduction aux *Universaux*, Grasset, 1935.
[2] Le 1er mars 1895.
[3] À l'exception d'Edmée, « la petite sœur », née en 1886.

déjà, une affection profonde. Particularité à noter : Proust n'a pas d'échanges directs avec Léon. Il passe presque toujours par l'intermédiaire de Mme Alphonse Daudet ou de Lucien pour avoir des nouvelles ou pour se rappeler au souvenir du frère aîné qu'il appelle cérémonieusement « Monsieur Léon », « Monsieur votre frère » : ce dernier n'a pourtant que quatre ans de plus que lui.

En octobre 1895, pendant le séjour à Beg-Meil avec Reynaldo, Proust écrit à Lucien[4] afin de savoir si Léon est toujours disposé à intervenir pour faire publier ses *Portraits de Musiciens* dans *La Nouvelle Revue* de la très nationaliste Juliette Adam. De retour à Paris, il apprend que Léon avait fait le nécessaire : il écrit une nouvelle lettre à Lucien pour lui dire qu'il en est extrêmement touché et reconnaissant et qu'il tient à ce que Léon le sache[5].

L'année suivante, Léon Daudet invite Proust à le rejoindre à Fontainebleau. Ils passent ensemble une semaine complète à l'Hôtel de France et d'Angleterre. L'un écrit un roman, le sixième déjà, *Suzanne*, qui connaîtra un vif succès ; l'autre travaille à *Jean Santeuil*. Ce moment partagé fut important pour tous les deux. Proust l'évoquera à plusieurs reprises. Dans une lettre de 1902 à Mme Daudet (six ans plus tard) pour la remercier de son accueil à Pray[6], il ajoute : « Mais dites bien à Léon la joie que j'ai eue à retrouver intacte sa cordialité de Fontainebleau et à laquelle mon admiration pour lui donne tant de prix. » La comparaison de cette lettre avec le plaisant récit de Léon Daudet sur le passage éclair de Proust à Pray dans *Salons et journaux*[7] mérite le détour. Quatorze ans plus tard, c'est à Georges de Lauris que Proust recommande l'Hôtel de France et d'Angleterre : « J'y ai passé un mois[8] charmant avec Léon Daudet, et il me semble que l'endroit était bien joli[9]. » Et en 1912, remerciant Léon pour l'envoi de son roman, *Le Lit de Procuste*, dont une scène se situe dans la forêt de Fontainebleau, il joint à un éloge outrancier du livre une évocation attendrie des « jours heureux et déjà si lointains » où, dit-il, « j'avais la joie de me promener avec vous […].» Ces « jours heureux » prêtent à sourire si l'on se souvient des lettres éplorées dont Proust submergeait sa mère à l'automne 1896. En 1913 enfin, les jours heureux deviennent les « heures impérissables de ce séjour à Fontainebleau […]. »[10]

De son côté, Léon Daudet a donné plusieurs versions du séjour : une première fois en 1917 dans *Salons et journaux*[11], où l'on trouve le portrait le plus complet et le plus connu qu'il ait tracé de Proust, un portrait « merveilleusement juste, élégant et fin », comme l'écrit Jean-Yves Tadié [12] : « C'était le plus charmant, le plus fantaisiste, le plus irréel des compagnons, un feu follet sur les coussins de la victoria. » Une dernière fois en 1932, quelque quarante années plus tard, avec cette franchise et cette honnêteté qui sont sa marque :

> Je me liai avec lui d'amitié, bien qu'il s'intéressât à des choses et à des gens dont je me fichais profondément. » […] Je le trouvai délicieux et fin. Je ne soupçonnais pas son génie qu'avait décelé, le premier, mon frère Lucien. […][13].

---

[4] *Corr*., XXI, lettre 408 à Lucien Daudet, 21 octobre 1895, p. 561-562.
[5] *Ibid*, lettre 409 à Lucien, 28 octobre 1895, p. 563.
[6] Propriété de la famille Daudet à Chargé en Indre-et-Loire.
[7] Dans Léon Daudet, *Souvenirs et polémiques*, édition établie par Bernard Oudin, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1992, p. 505.
[8] Une semaine.
[9] *Corr*., X, lettre 9 à Georges de Lauris, 1er novembre 1910, p. 192-195.
[10] *Corr*., XII, lettre120 à Mme Daudet, septembre 1913, p. 272-274.
[11] *Souvenirs, op. cit.*, p. 503-506.
[12] Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust, Biographie*, Gallimard, 1996, p. 384.
[13] *La Recherche du beau*, Flammarion, 1932, « Forêts ».

Seul reproche de Léon : Marcel coupe son perdreau en deux comme un pigeon – véritable « profanation » – et il prétend que le bourgogne lui fait mal à l'estomac.

Quoique fort dissemblables, ils ont des points communs : une admiration partagée pour Shakespeare[14] et Alphonse Daudet entre autres, un goût très vif pour la conversation, une tendance prononcée à émettre des vues originales sur tout, et un don d'imitation des plus apprécié (le zézaiement de Zola – « ze suis saste » – reproduit par Léon et le « Montesquiou » de Proust, remportent un égal succès). Le séjour à Fontainebleau leur a donc permis de mieux se connaître : il les a rapprochés et il restera « l'hymne national » de leur amitié.

Le début de l'année 1899 est marqué par la création de la Ligue de la Patrie française : Léon Daudet adhère à ce rassemblement d'intellectuels qui se veut nationaliste, républicain et légaliste. Puis intervient l'annulation du jugement de 1894 contre Alfred Dreyfus, qui provoque la fureur des nationalistes.

En cette même année 1899, Proust écrit sa première lettre à Léon pour l'envoi de *Sébastien Gouvès* : Tolstoï, Goethe, Balzac sont convoqués. Proust prétend même préférer *Sébastien Gouvès* à *La Recherche de l'absolu.* Il récidivera dans sa seconde lettre à Léon, en 1912, pour *Le Lit de Procuste*, où, cette fois-ci, il trouve à l'auteur des points communs avec Molière

> Ce que je trouve de très semblable à Molière chez vous, c'est cette espèce de naturalisme, cette haine de la métaphysique et cet amour de la mangeaille. Votre association d'idées entre les preuves de l'existence de Dieu et la meringue est étonnante[15].

Léon Daudet ne s'est jamais pris au sérieux et jugeait ses propres écrits à leur juste valeur[16] ; il n'avait que faire de l'opinion d'autrui et il était insensible à la flatterie[17]. Il voyait dans la manie de Proust surtout un effet de sa gentillesse et de son désir de faire plaisir, explication qui n'a rien d'incompatible avec une affection véritable dont celui-ci donna effectivement des preuves : en 1896, il vint plusieurs fois prendre des nouvelles de Léon atteint d'une fièvre typhoïde « carabinée » dont il faillit mourir[18], et il exprima un soulagement qui n'avait rien de feint en apprenant que ce dernier, victime à l'été 1914 d'un très grave accident de voiture, était hors de danger.

Léon Daudet passait pour n'avoir peur de rien : il sut discerner en Proust une forme d'intrépidité qui lui plut. Le savoureux récit du dîner de juin 1901, où Marcel eut l'audace de réunir chez lui dreyfusards et antidreyfusards, témoigne autant de l'admiration amusée de Léon que de sa finesse dans l'analyse de la psychologie de Proust :

> Je crois que personne d'autre à Paris n'eût pu réaliser ce tour de force. Comme je complimentais ce maître de maison et de prodiges, il me répondit avec modestie : "Monsieur, en vérité, Monsieur, tout dépend de la façon dont s'accrochent, dès le premier contact, les caractères." Je compris ainsi qu'il avait fait une expérience dangereuse et qu'il était content de l'avoir réussie[19].

---

[14] Léon Daudet lui rend hommage dans un roman, en 1896, *Le Voyage de Shakespeare*.
[15] *Corr*., XI, lettre 151 à Léon Daudet, vers la mi-novembre 1912, p. 301-305.
[16] Voir par exemple *Paris vécu, rive droite* in *Souvenirs, op. cit*., p. 988.
[17] *L'Action française*, 9 mai 1923 : « […] je me suis toujours fiché, en littérature comme en politique, de plaire, ou de déplaire, à quiconque. » ; *L'Action française*, 22 octobre 1928 : « Qu'un tel ou une telle eût dit de moi ceci ou cela, m'eût proclamé égal aux dieux ou inférieur au vomissement du chien de l'Écriture, voilà qui m'a toujours laissé indifférent. »
[18] Au printemps 1896, quelques mois avant Fontainebleau.
[19] *Souvenirs, op. cit.*, p. 505.

Le même homme fait paraître, la même année 1901, *Le Pays des parlementeurs*, livre d'un antisémitisme débridé et délirant[20] dédié à Edouard Drumont.

Un mois environ après ce dîner de tous les dangers, Proust rencontre Léon au café Weber. Celui-ci a raconté avec humour ces rencontres du Weber où il eut à plusieurs reprises beaucoup de peine à retenir Proust, qui ne voulait passer ni pour un « nigaud » ni pour un « poltron », de se battre en duel[21].

Tandis que le polémiste Léon Daudet continue à se répandre en propos orduriers contre les juifs dans *La Libre parole* de Drumont, l'Académie Goncourt dont il est élu membre en 1900, décerne son premier prix à John Antoine Nau pour *Forces ennemies* en 1903. Léon Daudet avait défendu *La Ville Lumière* de Camille Mauclair, qui était d'origine juive. Quand il s'agit de littérature, Léon oublie ses convictions politiques : elles n'ont plus droit de cité. Il a constamment réaffirmé ce principe tout au long de sa vie, se souciant peu de troubler ou de heurter ses amis politiques au nom d'une liberté de jugement et d'une indépendance d'esprit qui étaient sans prix à ses yeux. C'est ainsi qu'en 1932, pour défendre son choix du *Voyage au bout de la nuit*, œuvre d'un illustre inconnu du nom de Céline, il répondit à Pol Neveux qui lui objectait que ce roman contenait des « attaques abominables contre la patrie » : « La patrie, je lui dis merde quand il s'agit de littérature[22]. » Il a globalement suivi cette ligne de conduite.

En ces mêmes années 1903-1904, Léon Daudet opère sa « double conversion » – à laquelle son mariage[23] avec sa cousine Marthe Allard (Pampille) – n'est sans doute pas étranger : il retrouve le chemin de l'église et évolue vers le royalisme. Il épouse les thèses de Charles Maurras et adhère officiellement à l'organisation royaliste de l'Action française fin 1904, après l'affaire Syveton qui a entraîné la fin de la Ligue de la Patrie française. Léon Daudet donne également son adhésion à la Fédération nationale antijuive[24] de Drumont. C'est à la même époque que Marcel Proust dédicace à chacun des trois Daudet un exemplaire de *La Bible d'Amiens* dont la préface est dédiée à Léon. Il confiera en mai 1905 à Maurice Duplay n'avoir « pas encore digéré » le silence absolu de « ses amis littéraires », principalement de Léon Daudet et d'Abel Hermant[25].

Les choses se passent mieux pour *Sésame et les lys*. En 1906, Proust lit dans *Le Gaulois*[26] un long article sur son livre, signé "Poivre et sel" : « Cet article qui, en ce qui me concerne, est en effet assez poivre et sel et ni figue ni raisin, est sur Ruskin extrêmement remarquable […]. », écrit-il à Lucien[27]. Il voudrait savoir qui en est l'auteur pour le remercier. Le "cher petit" se tient coi puisque Proust lui écrit un peu plus tard : « Quelle canaille vous êtes de ne pas m'avoir dit que l'article "Poivre et Sel" était de Léon. » Proust est « touché à un degré fou » que Léon, qui a déjà été si bon pour lui, ait voulu l'être une deuxième fois.

> […] on sent bien qu'il l'a fait par bonté non par goût, que Ruskin et moi le crispons et qu'il y allait comme un chien qu'on fouette ou plutôt qu'il se fouette lui-même. De sorte que les petites piqûres qui me paraissaient moins gentilles d'un inconnu, c'est ce qui me touche le plus de lui, la marque de sa bonté bougonne[28].

---

[20] Selon les termes de François Broche dans *Léon Daudet, le dernier imprécateur*, Robert Laffont, 1992.
[21] Contre Paul Hervieu en 1901, contre Édouard de Lagrené en 1902. Voir *Souvenirs*, *op. cit*., p. 504-505, p. 984 et p. 1016.
[22] Rapporté par Paul Léautaud, *Journal littéraire* II, p. 1147.
[23] Le 3 août 1903.
[24] Auparavant Ligue nationale antisémitique française, fondée en 1890 par le même Drumont.
[25] *Corr*., V, lettre 93 à Maurice Duplay, vers la fin mai 1905, p. 182-185.
[26] *Le Gaulois*, 4 juillet 1906.
[27] *Corr*., VI, lettre 82 à Lucien, le 5 juillet 1906, p. 143-144.
[28] *Ibid*., lettre 83 à Lucien, peu après le 5 juillet 1906, p. 145-146

L'intuition de Proust n'était pas fausse : en 1929, Daudet parlera de *La Bible d'Amiens* comme d'un premier ouvrage « godiche » sur Ruskin[29].

Proust est reconnaissant mais critique : il mentionne « les articles insensés »[30] ou bien « trop moschants »[31] qu'il préfère avoir l'air d'ignorer et il confie à Mme Strauss être « malade » d'un article de Léon[32] intitulé « Ceux qu'on ne lit pas », qui démolit *Gil Blas, La Nouvelle Héloïse*, *Les Lettres persanes*, les romans de Walter Scott (entre autres) et soutient que personne ne lit les chefs-d'œuvre.

1908-1913 : naissance de la *Recherche* et d'un nouveau quotidien, *L'Action française*

À partir de 1908, l'organisation royaliste de l'Action française est épaulée par les Camelots du roi ainsi que par le quotidien du même nom dont la violence choque de nombreux lecteurs, y compris parmi les sympathisants du mouvement. Proust, on le conçoit, ne parle pas des pages politiques du journal, du moins dans la correspondance avec les Daudet. Mais dans une lettre de 1911 à Reynaldo, il mentionne « les saloperies qu'on a fait [es] » à Bernstein et « l'admirable attitude qu'il a su conserver »[33] : c'est une condamnation sans appel des attaques dont ce dernier est victime de la part de Léon Daudet dans l'*Action Française* et des actions de violence qui sont menées par les « Camelots du roi » au Théâtre-Français lors des premières représentations de sa pièce, *Après moi*[34].

En 1913, Lucien et sa mère font partie des rares lecteurs admis à découvrir *Du côté de chez Swann* avant la parution : Lucien est ébloui et envoie à Proust une superbe lettre, où il lui demande l'autorisation de faire lire les épreuves à sa mère. Il est prêt à écrire un article sur *Swann*, mais dans quel journal ? Proust envisage plusieurs possibilités, « Tout cela au cas où l'*Action française* ne vous paraîtrait pas devoir accueillir volontiers l'article, car à cause de votre frère et de Maurras, c'est encore ce qui me flatterait le plus[35]. » L'article paraîtra dans *Le Figaro*[36].

Léon semble être resté en dehors de ces échanges et sa lettre de remerciement pour l'envoi de *Swann*, le 14 novembre, donne à penser qu'il n'a pas eu accès aux épreuves : « Lucien m'a déjà beaucoup parlé de *Swann* que je lirai avidement à ma première heure de liberté. » Proust, de son côté, se renseigne après de Mme de Pierrebourg[37] sur le prix Goncourt : a-t-elle des amis dans cette Académie ? Il serait inutile, en tout cas, de solliciter Rosny Aîné et Léon Daudet « qui ne sera sans doute pas pour moi, mais avec lequel je suis trop lié pour pouvoir sans ridicule me recommander à lui ». Proust a dû évoquer la question du Prix en envoyant son roman à Léon car celui-ci lui répond :

> Quant au prix Goncourt, vous ne doutez pas de mon désir de vous être agréable et je parlerai sûrement à mes amis de votre livre. Mais…Mais la majorité ne veut pas voter pour un auteur ayant plus de trente-cinq ans au maximum. Est-ce votre cas ? Je ne suis heureusement pas de cet avis. Envoyez tout de même votre livre. On verra bien. Mille amitiés[38] [.]

[29] *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 984.
[30] *Corr.*, VI, lettre 157 à Robert de Billy, premiers jours de novembre 1906, p. 268-270.
[31] *Ibid.*, lettre 194 à Reynaldo Hahn, mercredi 19 décembre 1906, p. 341.
[32] *Le Gaulois*, 1er août 1906.
[33] *Corr.*, X, lettre 121 à R. Hahn, 4 mars 1911, p. 255-260.
[34] Voir *Devant la douleur*, in *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 255. Henry Bernstein fit retirer sa pièce.
[35] *Corr.*, XII, lettre 116 à Lucien, premiers jours de septembre 1913, p. 256-266.
[36] *Le Figaro*, 27 novembre 1913.
[37] *Corr.*, XII, lettre 140 à Mme de Pierrebourg, peu après le 8 novembre 1913, p. 304-307.
[38] *Corr.*, XII, lettre 144 de Léon Daudet, vendredi 14 novembre 1913, p. 313.

Le prix fut attribué à Marc Elder pour *Le Peuple de la mer*. De *Swann*, il ne fut plus question entre eux. Léon avait écrit qu'il enverrait ses livres – simple échange de bons procédés - et il tint parole. C'est ainsi que Proust reçut deux textes parus en 1913 : un roman, *La Fausse Étoile*, et un pamphlet qui eut un certain écho, surtout après la déclaration de la guerre, car il apparut rétrospectivement comme prémonitoire, *L'Avant-Guerre*. Proust dut modérément goûter ce texte, le premier d'une série d'envois de la même veine. Il se borne à le qualifier de « livre prophétique » dans une lettre à Lucien[39] : c'était rendre justice à l'ouvrage sans le cautionner.

Pendant la guerre

Faut-il y voir une coïncidence ? Proust et Daudet échangent très peu de lettres pendant la guerre. La communication se maintient toutefois par l'intermédiaire de Lucien.

Durant les années 1914-1918, Léon Daudet publie deux sortes d'ouvrages : des écrits haineux de propagande anti-allemande, et, ce qui est une nouveauté dans sa production, la série des *Souvenirs* dont le premier volume, *Fantômes et vivants*, paraît en 1914. Certaines pages en sont d'une lecture difficilement supportable pour nous aujourd'hui. Mais on y trouve aussi une vaste galerie de portraits parfois féroces, souvent très drôles, qui constitue un témoignage précieux sur les années 1880-1914, Léon Daudet ayant connu pour ainsi dire toutes les personnalités en vue de tous les milieux : médicaux[40], littéraires, journalistiques, politiques et artistiques. À partir des *Souvenirs*, il n'apparaîtra plus seulement comme un pamphlétaire enflammé et vociférant, doublé d'un romancier somme toute médiocre, mais comme un mémorialiste et un portraitiste de talent.

À défaut de s'écrire, Proust et Daudet se revoient quelquefois à l'occasion de dîners organisés par Mme Daudet (un fin 1916 et un en février 1918) ; une autre fois, au hasard d'une rencontre chez Larue en février 1917. Rencontres rares mais non anecdotiques.

On passera vite sur les ouvrages de propagande nationaliste – *Hors du joug allemand, pamphlet* (1915), *La Vermine du monde, roman de l'espionnage allemand* (1916) et *La guerre totale, pamphlet* (1918) –, dont les titres sont suffisamment éloquents, pour s'arrêter sur les *Souvenirs*.

Après *Fantômes et vivants* en 1914, Léon Daudet publie avec un succès grandissant trois autres volumes. Au sujet de *L'Entre-deux-guerres*, troisième de la série, paru fin 1915, Proust écrit à Lucien qu'il « use [sa] vue à lire haut » le livre de Léon « à tout le monde[41]. » Il ne se décide à écrire à ce dernier que pour le quatrième volume, *Salons et journaux*, qui le concerne directement et qu'il lit peu après avoir rencontré l'auteur chez Larue, en février 1917. Ce soir-là, Léon lui a parlé du portrait qu'il y avait fait de lui et pour lequel Proust nourrit des sentiments partagés : vivement touché que Léon l'ait peint avec une si affectueuse exactitude, il est blessé par l'épithète « d'ahurissant » appliqué à *Swann*. Il y voit une allusion au reproche qui lui a été si souvent fait de n'avoir pas composé son roman et il ressent le besoin de s'en expliquer dans une longue lettre[42]. Il y répète à Léon ce qu'il lui a dit chez Larue : « je voudrais que vous ayez pour moi de l'estime intellectuelle », en y apportant un correctif : « Je m'étais trompé. Je voulais dire : "je voudrais que vous ayez pour moi de l'amitié" ». Proust s'est persuadé, sans doute depuis l'article « ni figue ni raisin » de 1906 sur *Sésame et les lys*, que le frère de Lucien n'aimait pas ce qu'il écrivait et ne le prenait pas au sérieux comme

[39] *Corr*., XIII, lettre 193 à Lucien, vers le 6 novembre 1914, p. 333-339.
[40] Il mena ses études de médecine jusqu'à leur terme mais échoua – de peu – à l'internat. Sa déception et son amertume trouvèrent un dérivatif dans l'écriture de son deuxième roman, *Les Morticoles* (1894), caricature impitoyable du monde médical.
[41] *Corr*., XV, lettre 118 à Lucien, vers le 20 août 1916, p. 267-269.
[42] *Corr*., XVI, lettre 23 à Léon Daudet, premiers jours de mars 1917, p. 63-65.

écrivain, quoique ce dernier lui ait dit tout le contraire. Proust semble même douter que Léon ait vraiment lu *Swann*.

Aux sentiments mitigés que lui inspire son propre portrait dans *Salons et journaux* s'ajoute la contrariété d'un échange épistolaire pénible avec J.-É. Blanche, que Léon Daudet n'a pas ménagé dans son livre : « Il appartient à la race des commères tragiques, […] jouant les gales au grand cœur et les Merteuil sentimentales[43]. » La réponse de Proust à Blanche est un chef-d'œuvre de diplomatie, de loyauté et de tact :

> Ne parlons pas de Léon Daudet envers qui j'ai de grandes dettes de reconnaissance, pour qui j'ai gardé à travers vingt ans d'absence une grande tendresse et dont le livre est rempli d'admirables portraits si comiques. Le mien ne m'a pas fait plaisir mais je sais qu'il a cru me faire plaisir et je lui en suis si reconnaissant. Le vôtre m'aurait fait beaucoup de peine s'il était ressemblant, mais malgré ce que vous dites, il ne l'est en rien. Cela n'empêche que j'ai été fort malheureux qu'il y fût[44].

Hélas, cette tentative d'apaisement est sans effet et il doit recommencer ses explications :

> Je ne vous ai conseillé aucune attitude à l'égard de Léon Daudet, je vous en ai donné la raison, c'est que c'est un ami à qui j'ai de grandes obligations et un écrivain que j'admire, et j'ai seulement eu du chagrin que nos amis ne soient pas toujours les amis de nos amis[45].

Quant à la soirée du 4 février 1918 chez Mme Daudet, elle a semble-t-il contribué à raviver les souvenirs et l'affection car elle est suivie de plusieurs lettres à Lucien où Proust exprime un désir insistant de voir Léon : il aurait « beaucoup de choses (désintéressées) » à lui dire[46] ; il a « un très grand désir (un désir très Fontainebleau) de passer une soirée avec lui… »[47].

Tourmenté par « l'affaire » J.-É. Blanche, il ne peut s'empêcher de s'en ouvrir à Léon[48], lui exposant par le menu ses démêlés avec le peintre et les scrupules qu'ils lui inspirent. On ne connaît pas la réponse de Daudet mais elle ne fait guère de doute : « Bien cher Marcel, avez-vous fini vos tortillons ? »[49], ce que d'autres amis de Marcel appelaient des « proustifications ».

« Reconnaissance » et « admiration » sont les deux mots qui reviennent le plus régulièrement sous la plume de Proust dès 1895 et qui définissent le mieux sa relation avec le frère de Lucien. Ces sentiments préexistent au prix Goncourt : ils ne lui doivent rien. La consécration littéraire ne fera qu'accroître la gratitude de Proust et le besoin impérieux d'exprimer cette dernière par des actes, d'autant plus – il en a la conviction – que Léon Daudet n'aime pas ses livres[50] : il ne faut donc pas prendre tout à fait à la légère l'envoi autographe d'un exemplaire de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* au membre du jury Goncourt : « À Léon Daudet *qui n'aime pas mes livres* ce qui ne m'empêche pas d'idolâtrer les siens et lui-même […] »[51].

1919-1922 : le prix Goncourt

---

[43] *Souvenirs*, *Op. cit*., p. 476.
[44] *Corr*., XVII, lettre 15 à Jacques-Émile Blanche, peu avant le 17 janvier 1918, p. 59-62.
[45] *Ibid*., lettre 24 à J.-É. Blanche, 24 janvier 1918, p. 84-86.
[46] *Ibid*., lettre 35 à Lucien, 1er février 1918, p. 106-107.
[47] *Ibid*., lettre 64 à Lucien, 8 avril 1918, p. 168-170.
[48] *Ibid*., lettre 130 à Léon Daudet, 20 juillet 1918, p. 312-314.
[49] *L'Action française*, 22 octobre 1928.
[50] Voir la lettre130 citée plus haut où Proust parle de J.-E. Blanche à Léon Daudet et mentionne l'article du peintre sur *Swann* dans *L'Écho de Paris* du 15 avril 1914 : il a fait « une étude sur *Swann* que vous ne ratifieriez pas car il porte aux nues ce livre "ahurissant" », p. 313.
[51] *Corr*., XVIII, lettre 129 à Léon Daudet, peu après le 21 juin 1919, p. 272.

Proust obtient le prix Goncourt l'année même où Léon Daudet est élu député de Paris à la chambre « bleu horizon »[52]. C'est un parlementaire de fraîche date qui vient, avec quelques autres membres de l'Académie, réveiller Proust chez lui pour lui annoncer la nouvelle.

Si Proust et Léon Daudet sont toujours passés outre leurs divergences d'opinion, s'ils n'ont jamais mêlé littérature et politique, la coïncidence de date entre les deux événements ne leur a pas facilité les choses. Ils ont eu à affronter une tempête « médiatique » politico-littéraire qui les a contraints à se défendre contre des attaques voire des accusations basses et malveillantes quand elles n'étaient pas tout simplement mensongères. Mais ils ont aussi connu des tensions et des difficultés dans certaines de leurs relations, Proust surtout, pour ne pas dire exclusivement : comme il l'écrira à son frère en 1921, « Évidemment, l'amitié de Léon Daudet ne fait pas d'amis[53]. » Le nouveau député, pour sa part, avait le cuir épais, et « se fichait profondément », comme il se plaisait à le répéter, de tout ce qu'on pouvait dire et penser de lui. Ce n'était pas le cas de Proust, malgré son humour, qui l'aidait à relativiser certaines contrariétés : Proust se propose par exemple d'envoyer au magazine *Femina* une grande photographie qui convaincra les lectrices beaucoup mieux qu'un article qu'il n'a rien du « vieillard cacochyme » pour lequel la Presse socialiste le fait passer depuis qu'elle associe son nom à celui de Léon Daudet[54]. Mais le lauréat est plus désarmé devant la pure bêtise de certains journaux selon lesquels il aurait obtenu le prix pour avoir été le condisciple de Léon Daudet à Stanislas, ou bien parce que Léon Daudet et Élémir Bourges (qu'il n'a jamais vu) auraient voulu récompenser son antidreyfusisme[55].

De son côté, Léon Daudet réagit immédiatement aux remous suscités par le choix du Goncourt en première page de l'*Action française* du 12 décembre 1919, premier article d'une longue série dédiée à la gloire de l'écrivain : « Un nouveau et puissant romancier : Marcel Proust ». Le roman de Marcel Proust est selon lui le meilleur livre que l'Académie ait couronné depuis sa fondation. C'est sans doute cet article que Proust adresse à Robert de Flers en l'accompagnant d'un commentaire en demi-teintes :

> Je t'envoie (pas pour la reproduire) une *Action française* d'il y a quelques semaines, afin de te montrer qu'un adversaire politique qu'on voit tous les vingt ans, prend plus à cœur de me venger et en pleine période électorale, d'attaques idiotes, qu'un ami tendrement aimé comme toi. Cet article de Léon Daudet est à la place où il y a généralement : « Mort aux juifs »[56].

Dans un échange de lettres avec Henri de Régnier au sujet d'une éventuelle candidature de Proust à l'Académie française, il lui faut cette fois rendre raison de ses sentiments de gratitude envers le polémiste :

> Hélas c'est déjà pénible qu'ayant eu de lui les rares fois où je l'ai vu dans ma vie de si admirables procédés (malgré le dreyfusisme et le reste) je choque par ma gratitude – jusqu'ici malheureusement toute virtuelle – envers lui des gens que l'affreuse polémique l'a amené à blesser[57].

Une gratitude « virtuelle » que Proust va mettre toute son énergie à transformer en une gratitude « réelle ».

Le jour où il apprend qu'il est le lauréat du Goncourt, il demande à Jacques Rivière d'ajouter dans son article sur Flaubert (qui paraîtra en janvier 1920) une phrase sur deux ouvrages de Léon Daudet : « *L'Hérédo* et *Le Monde des images*, "ces livres admirables et si

---

[52] Le 16 novembre 1919.
[53] *Corr.*, XX, lettre 317 à Robert Proust, 28 novembre 1921, p. 537-538.
[54] *Corr.*, XVIII, lettre 335 à Dominique Sylvaire, vers la fin de décembre 1919, p. 573.
[55] *Ibid.*, lettre 336 à J.-É. Blanche, vers le 31 décembre 1919, p. 574-576
[56] *Corr.*, XIX, lettre 37 à Robert de Flers, 1ers jours de février 1920, p. 111-112.
[57] *Ibid.*, lettre 96 à Henri de Régnier, entre le 15 et le 21 avril 1920.

grands de conséquence de M. Léon Daudet". »[58] Le procédé semble confirmer que la flatterie chez Proust peut être une manière d'exprimer un sentiment sincère.

Il multiplie ensuite les dédicaces[59], ce qui fait venir en 1921 sous la plume de Léon une épithète homérique plutôt bien trouvée : « Affectueusement à vous, Ô Marcel aux dédicaces innombrables » (« mais non moins chères »[60], ajoute-t-il en post-scriptum, peut-être en partie pour éviter à son « cher Marcel » des « tortillons »). La dédicace dithyrambique qui accompagne l'envoi de *Sodome et Gomorrhe II*, en avril 1922, marque à la fois le terme et l'apothéose de la série :

> Au grand écrivain, chaque jour plus grand, dont je crois pénétrer jusqu'au fond les miracles de pensée et de style, à l'ami incomparable qui sait déjà, qui saura mieux, que je n'oublierai jamais sa bonté pour moi, ma reconnaissance, mon admiration profonde[61].

Cette campagne de dédicaces ne lui paraissant pas suffisante, il entreprend d'assurer auprès de ses amis et connaissances une publicité aux articles de Léon Daudet : ceux qui lui sont consacrés et, plus largement, tous ceux qui méritent d'être lus. De 1920 à 1922, les conseils de lecture se font de plus en plus nombreux : à Walter Berry, Proust recommande un article « superbe » sur Hugo[62] ; à Mme Strauss, un article consacré à *Carmen*, qu'il qualifie de chef-d'œuvre[63] ; à Gide, deux articles sur Baudelaire[64] et un troisième sur les peintres hollandais[65] : il s'agit de la fameuse exposition à laquelle Proust se rendra avec Jean-Louis Vaudoyer en mai 1921. Il prévient aussi la princesse Soutzo du « magnifique article » de *L'Action française* sur le dernier livre de Paul Morand, *Ouvert la nuit*, qui lui a causé « une grande joie »[66]. Proust est cependant loin d'apprécier tout ce qu'écrit Léon Daudet à son sujet : s'il est amusé et flatté de devenir sous sa plume « une bombe de dynamite et un lion »[67], il prend moins de plaisir à être mis au même rang que des écrivains comme les frères Tharaud[68] ou comme Pierre Benoît[69] :

> Je ne connais pas une seule ligne de Pierre Benoît. Léon Daudet écrit de temps en temps que je suis le premier écrivain français, ce qui me fait un certain plaisir, et qu'après moi c'est Benoît, ce qui détruit le plaisir[70].

Et il lui déplaît tout à fait que « si souvent dans le même article, on traite [Briand] de maquereau et [lui] de génie[71]. » Proust se trompe : l'article en question, qui est un pastiche de Rabelais, ne parle que de poissons politiques. Léon Daudet, fidèle à son principe de séparation des genres, se garde bien de souiller ses admirations littéraires au vil contact des hommes politiques, qu'il méprise le plus souvent.

---

[58] *PM*, *Essais et article*s, « À propos du style de Flaubert », p. 596
[59] *Le Côté de Guermantes* en 1920, « *Une agonie* » en 1921, sans oublier les dédicaces autographes, en particulier celles des *JFF* et de *SGII*.
[60] Lettre inédite de Léon Daudet à Marcel Proust du 25 février 1921 retrouvée par Pyra Wise. Voir *BIP* N° 42, 2012, « Un écrivain courtisé : vingt et une lettre inédites à Marcel Proust », p. 19-37.
[61] *Corr*., XXI, Lettre 97 à Léon Daudet, avril 1922, p. 151.
[62] Paru dans *La Revue universelle* de Jacques Bainville le 1er octobre 1920.
[63] *L'Action française*, 4 juin 1921.
[64] *L'Action française*, 3 avril 1921 et 14 avril 1921.
[65] *L'Action française*, 23 avril 1921.
[66] *L'Action française*, 27 mars 1922 et *Corr.*, XXI, lettre 64 à la princesse Soutzo, peu après le 27 mars 1922, p. 105.
[67] *L'Action française*, 1er septembre 1921.
[68] *L'Action française*, 14 septembre 1921.
[69] *L'Action française*, 20 juillet 1921.
[70] *Corr*., XXI, lettre 230 à Sir Philip Sassoon, juin ou juillet 1922, p. 326-327.
[71] *Corr*., XX, lettre à Walter Berry, jeudi soir 8 décembre 1921, p. 570-573.

Proust ne s'estime toujours pas quitte envers son ami : il lui faut écrire un article. Il profite de la publication du cinquième volume des *Souvenirs, Au temps de Judas,* en avril 1920, pour passer à l'action. Le titre choisi annonce clairement la couleur : « Un esprit et un génie innombrables : Léon Daudet ».

Deux remarques sur cet écrit de circonstance. La première, d'ordre factuel : dans l'édition de La Pléiade, une note[72] attribue à Proust l'éloge d'une page du *Monde des images* sur le givre, « qui n'existe pas ». Proust étant coutumier du fait, il est tentant de conclure à une négligence de sa part. Or, dans le cas présent, ce sont les éditeurs qui se trompent : ils ont lu par erreur « givre » là où il fallait lire « vitre ». La page en question existe bel et bien[73] : Proust a soigné la rédaction d'un texte auquel l'amitié lui faisait attacher une importance – au moins affective.

Sur le fond ensuite : la distinction stricte que Proust établit entre l'écrivain, érigé en Saint-Simon du XXème siècle, et le polémiste tourné vers l'action, relève de la stratégie éditoriale. C'était la condition *sine qua non* pour donner à l'article une chance d'être publié. Mais elle touche aussi à ce qu'on pourrait appeler « l'énigme Léon Daudet », qui affleure à la fin de l'article, quand Proust en vient à parler de « dédoublement du regard » puis de dédoublement tout court : le clivage entre les deux facettes de l'homme de plume renverrait en définitive à celui d'une personnalité double, si ce n'est même à un curieux cas de dédoublement de la personnalité qui ne laisse pas d'intriguer dès qu'on s'intéresse d'un peu près au fils aîné d'Alphonse Daudet.

L'article écrit, il fallut le faire publier, ce qui était une toute autre affaire. Au mois de mai 1920, Proust le propose habilement à *La Revue universelle* de Jacques Bainville, brillant compagnon de route, avec Charles Maurras, de Léon Daudet. Mais Bainville émet un refus courtois et navré au motif qu'il ne peut publier dans sa propre revue un article si élogieux à son propre sujet. En 1921, Proust fait une tentative auprès de Jacques Boulenger : accepterait-il de publier un article « extrêmement dithyrambique » sur Léon Daudet (où, « naturellement », il ne serait pas question de politique) ?

> Je sais que Léon Daudet est détesté et qu'en le célébrant je me mettrai à dos les quelques personnes qui me sont fidèles. Mais l'admiration et la reconnaissance sont deux sentiments très forts et qui aiment à s'exprimer.[74]

Boulenger accepte. Du coup, Proust hésite, par crainte de lui attirer des ennuis. Est-il si désireux que l'article paraisse ? Il demande toutefois à Gallimard l'autorisation de le faire publier par Boulenger. La question ressurgit en mars 1922 : c'est un nouvel échange épistolaire avec Jacques Boulenger à la suite duquel Proust envoie une lettre particulièrement embrouillée à Léon Daudet sur l'historique de l'article depuis 1920, en commençant par s'excuser : « Je sens le ridicule d'attirer votre attention sur ce qui vous est indifférent, quand vous avez les *préoccupations nationales* que révèlent vos articles »[75]. Et il joint une lettre de Jacques Boulenger qui, dit-il, « vous serait inexplicable sans mes commentaires. » Depuis la chambre des députés, Daudet tranche l'écheveau des « tortillons » dans une lettre très émouvante, tout à fait caractéristique de sa manière simple et directe :

> Mon bien cher Marcel,
> Je vous retourne la lettre de votre Olibrius[76]. Je vous supplie de ne rien écrire sur mon bouquin ni à la R[evue] U[niverselle] ni ailleurs, ce qui vous fatiguerait au détriment de vos admirables écrits

[72] *PM, Essais et articles,* p. 948, note 1de la p. 602.
[73] Voir *Corr*., XXI, Lettre 277 à Julien Benda, note 5, p. 407.
[74] *Corr*. XX, lettre 313 à Jacques Boulenger, 24 ou 25 novembre 1921, p. 530-532.
[75] *Corr.,* XXI, lettre 57 à Léon Daudet, mercredi 22 mars 1922, p. 94-97.
[76] Jacques Boulenger.

> personnels. Ceux-ci suffisent à mon bonheur et à celui de tous ceux et de toutes celles qui s'intéressent aux mouvements de l'esprit humain. Vous êtes unique et il faut vous conserver tel, en vous manifestant tel sans merci.
> Je sais l'amitié que vous avez pour moi. Je n'ai pas besoin que vous l'exprimiez dans un article. Moi aussi je vous aime profondément Marcel, et je vous voudrais vaillant et bien portant. Vous ne devez être séparé de la santé – qui est dans votre œuvre – que par une petite chose, que vous ne voyez pas.
> – Quelle moule, ce Léon !
> – Mais non. Je me sens médecin[77] comme jamais. Mais vous n'écouteriez jamais mes conseils qui seraient, à vos yeux bouleversants. […][78]

L'article sur Léon Daudet ne paraîtra pas du vivant de Proust.

Ces deux lettres entre Marcel Proust et Léon Daudet sont les dernières connues. Mais le député membre du jury Goncourt reste présent dans la correspondance de Proust jusqu'à la fin. Nous en retiendrons deux témoignages – une lettre à Henri de Régnier, une autre à Walter Berry – qui sont exemplaires des difficultés que pose au milieu de Proust son amitié pour le militant de l'Action française, ainsi que des surprises qu'elle peut provoquer.
Les difficultés d'abord :

> Je n'ai pu le[79] voir depuis le Prix Goncourt et la cruauté de ses polémiques, de celles de Maurras, etc., contre des Briand ou gens de la Banque de Chine que je n'ai jamais vus et ne verrai jamais mais enfin qui sont des hommes me fait trop souffrir. Mais à son égard et malgré notre opposition là-dessus depuis l'affaire Dreyfus même, sa bonté non pas seulement en paroles mais d'action, et soulignées par des délicatesses délicieuses est telle que le poids qui pèse sur moi ne sera allégé que quand j'aurai hurlé mon admiration pour lui[80].

Il était difficile, sans doute, à ceux qui ne voyaient de Daudet que la face d'ombre, d'en soupçonner la face de lumière, aussi réelle pourtant, quoique moins connue.
La surprise ensuite :

> Les marques d'affection que je reçois de tous côtés me consolent un peu de ma mauvaise santé. Hier encore Léon Daudet m'écrivait une lettre que je pourrais presque appeler *maternelle* par sa tendre et vigilante sollicitude. Pourtant personne n'est moins féminin[81] !

On aimerait prendre connaissance de cette lettre presque « maternelle » mais elle n'a malheureusement pas été retrouvée à ce jour.

1922

Léon Daudet fut profondément peiné de la mort de Proust : tous ses témoignages portent la marque d'un vif chagrin. Son amitié était faite de l'admiration qu'il portait à une œuvre qu'il avait beaucoup aidée à devenir célèbre mais également de la vive sympathie qu'il éprouvait pour l'homme : « Avec sa disparition, le deuil sensible rejoint le deuil intellectuel. Chacun de ses intimes le pleurera deux fois : l'une pour l'œuvre qui lui restait à écrire, l'autre, pour le bien qu'il avait fait », écrit-il le 20 novembre 1922[82]. Dans *L'Action française* du 23 novembre, il rend hommage au « grand écrivain », au « romancier de génie que fut notre cher

---

[77] Nous avons signalé plus haut que Léon avait passé le concours de l'internat.
[78] *Corr.*, *XXI*, lettre 58 de Léon Daudet, Chambre des députés, jeudi 23 mars 1922, p. 97.
[79] Léon.
[80] *Corr.*, XXI, lettre 163 à Henri de Régnier, 28 mai 1922, p. 229-232.
[81] *Ibid.*, lettre 244 à Walter Berry, 13 juillet 1922, p. 348-349.
[82] Voir le texte du 20 novembre 1922 dédié à Robert Proust dans *Écrivains et Artistes III*, Éditions du Capitole, 1928, chap. III, p. 29-31.

Marcel Proust », à l'égal de Balzac, mais aussi à « l'être admirable et bon » pleuré de tous. Dans les mois qui suivent, il célèbre, avec autant de conviction que d'émotion, le génie de Proust, quand il écrit par exemple qu' « une des plus belles heures de [sa] vie » fut celle où Élémir Bourges arriva au déjeuner Goncourt en déclarant qu'il votait pour Proust[83] ou bien quand il note avec justesse, dans un article consacré aux ravages causés par « l'*invidia* littéraire », cette envie généralisée qui ronge les hommes de lettres, combien Proust en était exempt, lui qui tout au contraire se réjouissait tant de voir éclore de nouveaux talents, remuant ciel et terre pour les faire connaître, « car il aimait les Lettres françaises, celui-là, de quel amour dénué d'égoïsme et d'égotisme[84] ! » Dans un très bel article de 1926 intitulé « Révélation d'un grand romancier, *Sous le soleil de Satan* »[85] qui témoigne, comme souvent chez Léon Daudet, d'une aptitude remarquable à déceler les nouveaux talents, il dresse en quelques lignes un parallèle aussi efficace qu'éclairant entre le premier roman de Bernanos et l'œuvre de Proust :

> Je dirai de lui, comme je le disais naguère de Marcel Proust, – hélas ! – qu'une grande force, intellectuelle et imaginative, apparaît au firmament des lettres françaises. Mais cette fois synthétique, et non plus analytique, et dans un genre, à ma connaissance, encore inexploré et qui est le domaine de la vie spirituelle, des choses et des corps commandés par les âmes.

Pourtant, en 1928, il publie un curieux article : « La correspondance des écrivains et leur personnalité »[86], qui traite en réalité de la correspondance et de la personnalité du seul Marcel Proust. La brutalité de l'attaque étonne : « Marcel Proust n'a pas vécu ». Pour la première fois, Léon Daudet émet des réserves sur l'œuvre : une grande partie a « chance de survivre » au point de vue de l'esprit mais « par malheur, l'âme est absente ». Daudet continue à en admirer la subtilité infinie tout en regrettant qu'elle soit dépourvue du moindre « frémissement spirituel ». À partir de ce constat, il se livre à une analyse de la personnalité de « ce singulier et délicieux garçon » dont il décrypte les différentes facettes à l'aide de « sa correspondance, plus abondante que son œuvre elle-même » dans laquelle il voit un symptôme du malaise et de la solitude d'une vie qui selon lui n'en fut pas une : « J'en sais quelque chose ». Et il avoue alors sans s'émouvoir qu'il n'a pas « balancé à brûler un peu plus de deux cents lettres du pauvre Marcel qui, vers la fin, [lui] écrivait plusieurs fois la semaine […] ». On reste sans voix. L'explication qu'il donne de ce geste consiste en un curieux assemblage d'assertions injustes et d'aperçus remarquables :

> Marcel était aussi homme de lettres que Goncourt, et, comme Goncourt, naïvement ouvert aux racontars et potins. C'est dire que ses lettres ont peu d'intérêt et que c'est dans l'étude des plus belles parties de son œuvre – qui sont les plus cruelles, forcenées et implacables – que l'on doit chercher sa véritable nature, entièrement intellectualisée je le répète, avec un fond très violent et impétueux.

Les correspondances amoureuses de Wagner, de Goethe, de Victor Hugo, de Diderot à un moindre degré, le conduisent à une même conclusion : l'abîme qui les sépare de l'œuvre « ahurirait, si l'épistolaire, non l'œuvre, était la traduction de l'homme. » Il est embarrassant que Léon Daudet justifie la destruction de plus de deux cents lettres de Proust au nom d'une thèse que Proust lui-même aurait difficilement pu désavouer pour la simple raison qu'il s'était employé à en faire la démonstration en des termes presque identiques dans son *Contre Sainte-Beuve*. S'il est inacceptable de réduire la correspondance de Proust à « des racontars et des potins », l'argument qui consiste à dire que la vérité du créateur est dans son œuvre et que

---

[83] *L'Action française*, 9 mai 1923.
[84] *L'Action française*, 21 mai 1923.
[85] *L'Action française*, 7 avril 1926.
[86] *L'Action française*, 22 octobre 1928.

c'est elle qu'il faut lire, est évidemment d'un tout autre poids. Cela autorisait-il pour autant Léon Daudet, lui qui était plus conscient que bien d'autres du génie de Proust, lui qui avait si puissamment contribué à faire connaître son œuvre à un large public, lui qui avait défendu cette œuvre avec une si inlassable combativité envers et contre tous, de priver à jamais la postérité de ce qu'il aurait dû considérer bien moins comme les simples lettres de *son* pauvre Marcel que comme un document d'une valeur inestimable sur l'un des plus grands écrivains de tous les temps ? Poser la question, c'est y répondre. Une telle désinvolture est difficilement pardonnable. Elle est peut-être encore plus difficile à comprendre de la part d'un homme dont l'affection et la tendresse pour Proust se manifestent avec tant d'évidence dans ce même article, comme dans tous ceux qu'il écrivit sur l'auteur de La *Recherche*.

La perte irréparable de deux cents lettres de Proust ne saurait cependant faire oublier l'amitié sincère qui exista entre eux, l'intelligence, la sensibilité et la finesse avec lesquelles celui que ses amis appelaient affectueusement « le gros Léon » comprit et chérit Marcel Proust, le défendit inlassablement et le célébra de son vivant, ne cessant de lui rendre hommage après sa mort. Il fait partie de ceux qui, somme toute peu nombreux, « ont su le deviner, le découvrir, l'adorer […] quand il n'était compris de personne […] et qui ont, chacun à leur manière, contribué avec conviction, ferveur et persévérance, à révéler pas à pas qui était Marcel Proust et ce qu'il allait donner au monde. » : on ne peut que souscrire à ces propos si justes et si nuancés de Denise Mayer[87]. Ils rendent justice à quelques esprits rares qui furent pour Proust des amis véritables et qui ont un titre particulier à notre reconnaissance. Léon Daudet est l'un d'eux.

[87] D'après une lettre du 31 janvier 1983 à J.-Y. Tadié, partiellement citée dans sa *Biographie* de Proust, *op. cit.*, p. 460.